



Los Angeles aime Lucy

Le soir du 21 mai, une quarantaine de personnes des diverses branches de la CMMC de Californie du sud se sont retrouvées chez Mary Ann Gould (facilitatrice du groupe de méditation de l'église catholique du Bon Pasteur, de Beverly Hills) et son mari Bill, pour une soirée festive en l'honneur



« *Entre dans la joie de ton maître.* » En nous réunissant tous ce soir-là, dans le salon des Gould pour partager la pratique dans « *le fondement de notre être* », il ne faisait aucun doute que nous pouvions tous entrer dans cette joie.

Marie McAdam - Centre de méditation chrétienne de Californie

de Lucy Palermino, depuis longtemps une bonne et fidèle servante de Dieu. Le conseil consultatif du centre de méditation chrétienne de Californie avait invité les amis, collègues et condisciples de méditation de Lucy à un dîner tiré du sac, doublé d'une collecte de fonds (avec méditation naturellement !) gentiment organisé par Mary Ann et Bill. Notre père Laurence Freeman, qui avait fait le déplacement pour l'occasion, fit une apparition surprise et rendit un émouvant hommage aux nombreuses années de service de Lucy. Ce fut un moment de joie, de rire, de bonne cuisine et de convivialité, et un partage très spécial de la pratique de la méditation sous la conduite du P. Laurence.

Nous avons tous connu Lucy en des occasions différentes, et tous nous avons été touchés et inspirés par son dévouement à la pratique et à la Communauté. Lucy a été une force motrice au service du développement des groupes de méditation dans l'agglomération de Los Angeles. Attentive, humble, toujours énergique, généreuse et désintéressée, Lucy a su maintenir et promouvoir l'enseignement de la CMMC grâce à un travail inlassable de coordination d'ateliers, de retraites, et, en 2005, du Séminaire John Main à Thousand Oaks. Elle a joué un rôle décisif dans la création du Centre de méditation de Californie, d'abord installé à San Marino, et a supervisé son récent déménagement dans la paroisse épiscopale de la Sainte Nativité, à Westchester – pour ne citer que quelques unes des contributions de Lucy à la CMMC !

Rattrapée par la jeunesse de ses 84 ans, Lucy passe maintenant la main à d'autres qui poursuivront le travail de la Communauté en Californie du sud. À la fin de Matthieu 25, le maître dit au serviteur :

RETRAITES ET CONFÉRENCES

Retraite urbaine pour jeunes méditants à Londres du 9 au 14 août

Une retraite urbaine pour jeunes méditants (18-40 ans), dirigée par le P. Laurence, avec Giovanni Felicioni et Stefan Reynolds.

Informations : Lukasz Gruszka, lukaszgruszka@gmail.com

Retraite nationale australienne du 10 au 16 octobre

Le père Laurence dirigera une retraite silencieuse, résidentielle, d'une semaine, sur le thème « *La pratique, un chemin de perfection ?* ».

Info : Judi Taylor, palmy@ozemail.com.au - Tél : +61 2 9904 4638

Week-end Meditatio et retraite nationale en Pologne du 23 au 25 octobre

Dirigée par le père Laurence, avec des membres de la communauté polonaise, sur le thème « *Le cœur contemplatif de l'évangile* », cette retraite aura lieu à Wrocław.

Information : Paulina Lesniak, paul.lesniak@gmail.com - Tél : +48 601 70 28 29

Dialogue chrétien-bouddhiste-soufi en Suisse du 20 au 22 novembre

Le père Laurence sera à Genève pour un dialogue avec Lama Denys et Faouzi Skali. « *Rien ne ressemble plus à Dieu que le silence* » : le cœur mystique des trois traditions.

Information : John Moederle, +41 22 700 2163, john.moederle@gmail.com, ou Catherine Charrière, +41 21 824 3062, catherine.charriere@gmail.com

Parlement mondial des religions, Melbourne, Australie du 3 au 9 décembre

Le P. Laurence sera un des invités de marque du Parlement qui se réunit tous les dix ans, et dont le thème sera « *Faire un monde différent : s'écouter l'un l'autre, soigner la terre* ».

Info : www.parliamentofreligions.com

PROGRAMME 2009-2010 en France, Belgique, Suisse

L'année 2009-2010 sera marquée par plusieurs rendez-vous importants.

- Le week-end du **23-25 octobre**, Eric Clotuche animera, à Épernon, une session sur le thème « **Corps-Âme-Esprit** » dont il a déjà été question dans ce bulletin. Il reste encore des places, mais ne tardez pas à vous inscrire auprès de Sandrine Vinay, vinaysandrine@yahoo.fr ou 06 37 53 74 71.
- Le week-end du **20-22 novembre**, un **dialogue bouddhiste-soufi-chrétien** aura lieu près de Genève et réunira Lama Denys, avec qui le père Laurence a déjà dialogué l'année dernière à Karma Ling, Faouzi Skali et le P. Laurence (contact ci-dessus).
- Le week-end du **29-31 janvier 2010** aura lieu la première « **Rencontre de la méditation chrétienne** » autour de deux invités de marque, le professeur Michel Fromaget et Laurence Freeman qui exploreront le thème « **Mourir et Naître** ». C'est la première fois que nous organisons ce type d'événement qui est à la fois l'occasion d'enrichir notre réflexion et de rencontrer d'autres méditants, notamment au moyen des ateliers qui seront proposés. Il aura lieu au **Centre Valpré**, à Lyon, et nous espérons que vous serez nombreux à profiter de ce moment de communauté.
- Le P. Laurence Freeman reviendra ensuite le week-end du **16-18 avril** animer une **retraite silencieuse** à St-Gildas-de-Rhuys, dans le Morbihan, comme il l'avait fait en 2008 à Pierre Chatel. Les modalités d'inscription à ces deux derniers événements seront communiqués dans les prochains bulletins.



LETTRE DE LAURENCE FREEMAN OSB

Directeur de la Communauté Mondiale de Méditants Chrétiens

Très chers amis,

11 juillet, fête de saint Benoît

Voir une âme perdre le contact avec elle-même, c'est comme voir une feuille d'arbre se détacher et tourbillonner inexorablement jusqu'au sol. Par sa nature même, cette douleur est rarement décrite par ceux qui la vivent. Ils entrent dans un grand silence. Mais personne, en ayant été le témoin chez un être aimé, ne peut oublier l'effet ni comprendre vraiment le sens de ce phénomène.

Récemment, j'ai fait cette cruelle expérience de voir l'identité humaine se détacher et se dissoudre en rendant visite à un vieil ami très proche qui se trouvait à l'hôpital. C'était un prêtre, un vrai personnage, un charmeur et un conteur impénitent. Pendant des années, il fut l'homme qu'il était. Sa personnalité s'était formée bien longtemps auparavant. Elle obtenait de bons résultats et aimait enjoliver, mais vous saviez toujours à quoi vous en tenir. Et quand vous vous prépariez à le rencontrer, vous saviez qu'il serait, essentiellement, le même, mais qu'il aurait d'autres histoires ou des variantes sur d'anciennes histoires, des nouvelles et des découvertes à raconter. Il était aussi doué d'un enthousiasme contagieux, avec toujours un nouveau livre, une nouvelle idée ou un nouveau projet à faire écouter ou partager. Derrière cette exubérance pittoresque, se cachait un être profondément spirituel et compatissant. Il était sensible sans être sentimental. Son vaste cercle d'amis, et ceux qu'il avait sauvés dans la crise ou consolés dans l'affliction témoignaient d'une vie passée constamment à l'écoute des autres. Comme personne n'est à l'abri de la critique, certains ironisaient sur ses manières flamboyantes ou sa tendance à émailler la conversation de noms de gens en vue, mais ceux qui le connaissaient l'aimaient simplement parce qu'il était lui-même. Sa bonté et son entrain étaient en eux-mêmes des présents offerts au monde. Depuis quelques années, les signes d'un décrochage mental s'accumulaient ; les histoires tournaient court, sans objet ni conclusion, il se perdait dans un couloir, confondait les personnes et les lieux. Aussi évident qu'ait été l'évolution, on espérait qu'elle n'était pas ce qu'elle paraissait, ou que la démence (littéralement, la perte de l'esprit) ralentirait ou, par bonheur, le laisserait tranquille. On n'espérait peut-être pas une grâce, un retour total à la santé, mais on espérait un sursis à l'exécution. Lorsque je l'ai revu, je me suis souvenu que la nature n'a pas de favoris.

Il se trouvait dans une salle déprimante d'un hôpital en sous-effectif notoire et montrant des signes miteux de restrictions budgétaires. Il était assis à côté de son lit, en habit ecclésiastique noir. Dans un angle, une télévision beuglait des inepties aux patients éveillés qui s'accrochaient désespérément à ses images. Lorsqu'il nous aperçut, mon ami se leva d'un bond avec une surprenante agilité et vint à ma rencontre avec son sourire caractéristique, le même éclat dans le regard, apparemment plein de choses à partager et à décrire. Il m'avait certainement reconnu, mais son discours n'était que bafouillage. Si l'on faisait abstraction des mots, les modulations ascendantes et descendantes paraissaient avoir un sens. J'écoutais attentivement afin de saisir le contenu, d'essayer d'attraper quelques bribes de raison, de trouver une longueur d'onde sur laquelle nous pourrions communiquer. Nous nous assimes et échangeâmes des paroles mais nous étions telles deux galaxies s'éloignant l'une de l'autre. Lorsqu'un incident sur-

venait dans la salle et attirait notre attention, il le regardait comme nous, mais il n'y avait pas moyen de partager l'impression qu'il avait produite. Parfois, je sentais en lui de la tristesse et de la frustration. Savait-il qu'il ne disait rien à quoi nous pouvions nous relier ? S'en souciait-il ? Où avait-il l'esprit ?

LE FACTEUR PSYCHOLOGIQUE

De telles expériences, avec les personnes que nous connaissons et aimons nous font comprendre combien l'identité est chose précaire, combien l'assurance d'être l'hôte de soi-même est fragile. Les proches de personnes atteintes de la maladie d'Alzheimer ne font peut-être pas de philosophie sur l'identité humaine, mais ils vivent quotidiennement son mystère dans la douleur et l'émerveillement. J'avais une tante qui avait perdu la tête depuis plus de dix ans. Ses filles lui rendaient visite régulièrement et fidèlement même si aucune conversation intelligible n'était possible. Quand mon oncle décéda, elles se demandèrent si elles devaient en avvertir leur mère. À quoi bon ? Mais finalement, elles décidèrent qu'il fallait lui dire. Lorsqu'elles lui annoncèrent la nouvelle, le babil incohérent continua comme si de rien n'était. Mais elles remarquèrent ensuite que ses yeux s'humectaient, une larme se forma et coula sur sa joue tandis qu'elle continuait ses propos décousus.

La sénilité et les troubles cliniques de la personnalité illustrent la faiblesse de la condition humaine et le fait que la notion même d'identité est tributaire de systèmes neurologiques et biochimiques instables. L'identité est difficile à comprendre en dehors des interactions qu'une personne a avec d'autres. La manière de communiquer son être par le langage et le comportement exprime qui l'on est ou pense être, même de manière non intentionnelle. On peut se révéler involontairement ; on peut échouer à se faire comprendre. De temps en temps, nous comprenons que nous sommes compris. L'identité est interdépendante, mais on la sent aussi très mortelle. Quand le pont qui relie une personne à ses semblables s'effondre, on sent qu'on la perd. C'est une anticipation de la mort. Elle disparaît tel un astronaute coupé de son vaisseau, dérivant dans l'espace intersidéral.

On peut se demander pourquoi c'est arrivé. Faut-il l'accepter avec patience ? Quelques rationalistes extrêmes diront que c'est une mort vivante qui vient de commencer, qu'elle n'apportera rien d'autre qu'une souffrance prolongée et qu'il vaudrait mieux avancer la fin biologique. Pourtant, pour les soignants, aussi dure à supporter que soit la situation, l'identité demeure, même endommagée ou amoindrie. L'interaction de la personnalité avec d'autres a peut-être cessé ; le courant ne circule peut-être plus dans les circuits imprimés, mais pour ceux qui aiment la personne, elle est toujours présente. L'identité est cachée, inexprimée et inexprimable, mais aussi douloureuse que soit la perte de l'être tel qu'ils l'ont aimé, ils savent qu'un soi existe. Ou que le soi est présent – le mots échouent à l'exprimer mais le cœur sait.

LE FACTEUR SOCIAL

Cependant, l'identité ne dépend pas seulement de la biochimie. Par notre travail dans, et si possible pour, le monde, nous créons avec le temps une identité que nous appelons notre rôle ou « contribution ». Trop souvent, elle exige une telle part de notre

temps et de notre énergie que nous nous identifions à elle à l'exclusion de toutes les autres sources d'identité. Nous devenons notre travail, notre statut, ce que les autres voient de nous.

Nous sommes ainsi exposés à un danger spirituel extraordinaire. Lorsque la roue de la vie et de la fortune tourne et que nous perdons cette identité, nous pouvons avoir l'impression d'avoir tout perdu. Une telle crise, comme toute expérience de perte, peut être l'occasion de retrouver un rapport plus étroit avec notre « vrai soi ». Mais cela dépendra de beaucoup de choses, la moindre n'étant pas, au moment de la crise, l'amour et le soutien des autres, qui nous connaissent mieux que nous ne nous connaissons. Autrement, la perte de cette identité socio-économique égotique peut être si dévastatrice qu'on ne se remette jamais vraiment de cette soudaine immersion dans le sentiment d'inutilité et d'anonymat. On se noie alors dans l'échec et la déception.

La crise économique actuelle a révélé de nombreux mensonges dont se parent les identités défectueuses telles que celles qui sont fabriquées, le plus souvent dans les régions les plus riches du monde occidental, par les gens prospères ou qui se bercent d'illusions. De ces révélations, la moindre n'a pas été la différence entre le crédit et la richesse, et la relation inéluctable entre l'argent et l'illusion. Le rêve consumériste a été surtout vendu aux pauvres pour qui ces fausses identités représentaient la puissance, la prospérité, l'indépendance et la promesse de satisfaire leurs désirs et leurs caprices. Comme tous les fantasmes, il devait finalement éclater. Cependant, le travail et notre service dans le monde représentent un aspect de notre identité qui a du sens, et le chômage ou la retraite peuvent déstabiliser l'harmonie que nous devons maintenir entre les différentes sphères de notre identité. Même un travail banal que beaucoup jugeront dépourvu de noblesse et de grandeur peut être un moyen d'interagir avec les autres d'une manière qui leur soit profitable.

Celui ou celle qui passe sa journée à servir des Big Mac ou à nettoyer les toilettes d'un aéroport aura peut-être du mal à le croire. Mais la manière dont le travail est fait, et à condition que le sens de la dignité personnelle n'ait pas été érodé, peut effectivement faire du monde, ne serait-ce que momentanément, un lieu plus agréable à vivre. Dans un monde où pour tant de gens le travail n'est qu'un « boulot » pour lequel ils n'ont aucun respect, l'importance du travail spirituel personnel est d'autant plus grande. Selon une perception très largement répandue, dans une société moderne sécularisée la « spiritualité » est avant tout un passe-temps pour la classe moyenne. En fait, en rencontrant les méditants de notre communauté qui vivent dans les régions désertées du monde, je constate le contraire. Beaucoup de ceux qui luttent économiquement ou socialement comprennent la méditation plus sérieusement que ceux qui « ne trouvent pas le temps » de méditer à cause d'un mode de vie dominé par le travail.

LE FACTEUR SPIRITUEL DE L'IDENTITÉ

On a beau tenter de la rendre prévisible, la vie reste surprenante et largement incontrôlable. Lorsque l'arbitraire de l'existence nous apparaît avec force, on peut avoir l'impression d'être un jouet entre les mains des dieux. Pris de panique, on peut s'enfuir en courant, avant de se demander vers quelle destination diriger notre course. Ou bien, l'on peut découvrir un vieux sens oublié d'humilité et d'émerveillement. Lorsque l'on voit la vie et son identité de cette manière, la panique se change en paix. Nous sentons à quel point « notre » identité est en fait tangentielle et impermanente, et pourtant quelque chose, quelqu'un, de plus profond et de plus réel existe. Je commence à me demander qui je suis. Étrangement, cette question suscite un sentiment d'action

de grâce, et pour beaucoup, il peut s'agir du premier frémissement du sens religieux de la vie. « *Seigneur, je te rends grâce pour la merveille de mon être,* » chante le psalmiste hébreu. Cette crainte respectueuse est ce sens de la « crainte de Dieu » qui, selon la Bible, est le commencement de la sagesse.

Le mot « identité » vient d'un mot qui signifie le « même » et comprend également le sens de « répétition sans fin ». Si nous n'avions aucun sentiment de continuité, que quelque chose est demeuré inchangé ou a été constamment renouvelé, nous aurions bel et bien une crise d'identité. Il serait impossible, alors, de trouver un sens à ce que nous vivons. On voudrait échapper à soi-même parce qu'on redouterait l'idée de ne pas être soi-même du tout. La simple absence d'amour dans une vie suffit à déclencher une telle crise.

Si l'on fuit la crainte existentielle du non-être, on se retrouve soit dans un centre commercial soit dans un lieu de culte. Il se peut que l'un ne vaille pas mieux que l'autre, mais dans le lieu de culte, au moins, on peut tomber sur de meilleures pistes qui donneront une nouvelle orientation à notre quête du vrai soi. La quête de la véritable identité, de ce qui est « le même » (dans le lieu de culte, il peut être appelé Dieu) se doit d'être poursuivie malgré tout, alors que l'on vit dans un monde d'insécurité et de complexité. Certains des grands centres contemplatifs du monde reflètent la quête de l'homme du lieu et des conditions idéales, et quelques uns d'entre eux sont parvenus temporairement à la satisfaire. Mais pour la plupart d'entre nous, ils peuvent se résumer à notre espace personnel de méditation.

À l'endroit où j'écris ces lignes, assis devant une fenêtre, le temps dehors est très changeant. Cependant, ici, le bulletin météo est à peu près toujours le même : « ensoleillé avec averses intermittentes » ou « averses entrecoupées d'éclaircies ». Il faut apprendre à l'accueillir et à vivre avec. Bien sûr, les extrêmes, inondations ou sécheresses, font la une des journaux ; mais ici, le temps qu'il fait est principalement un sujet occasionnel de conversation, un moyen sûr et universel de s'ajuster avec d'autres au monde dans lequel nous habitons tous ensemble et, peut-être, un code météorologique pour composer avec les forces autonomes de la vie qui échappent à notre contrôle. Belle journée, espérons que ça va durer. Quel temps affreux, mais la météo annonce...



Nicolas de Cuse (1401-1464)

La dure vérité, c'est que l'identité se forme ou se révèle dans ce drôle de monde fait de contradictions et de pôles opposés. La complétude s'obtient en naviguant entre les extrêmes. Et d'après le grand philosophe chrétien du XVe siècle, Nicolas de Cuse, « *Dieu est l'union des opposés* ». Dans son traité *De la docte ignorance*, Nicolas s'attaque au problème de la connaissance de Dieu ou « infinité absolue ». Il conclut qu'on ne peut connaître Dieu qu'en connaissant son incompréhensibilité. En toute logique, il ne peut y avoir d'opposé à Dieu, Dieu doit donc être au-delà de toutes contradictions. « *Tu es l'opposé des opposés parce que tu es infini* », lui déclare-t-il.

Le Nuage de l'Inconnaissance et toute la tradition apophatique chrétienne sur laquelle se fonde notre méditation ne dit pas autre chose. C'est une sagesse que certains découvrent sans l'aide de la philosophie ou de la religion. Sans même savoir qu'ils l'ont trouvée, ils apprennent à cesser d'essayer compulsivement de tout contrôler ou expliquer et à prendre la vie comme elle vient, à « embrasser la joie au vol ».

Si c'est vrai de Dieu, c'est aussi un bon indice pour comprendre l'identité humaine. La plupart du temps, on ne se sent pas beaucoup de points communs avec Dieu, et pourtant, la vie nous enseigne à unifier ses contradictions. Dans la sagesse profonde de la plupart des religions, on trouve l'affirmation que la nature humaine ressemble à, procède ou participe de l'absolu. L'atman est le brahman, l'homme est pensée, l'humain est image de Dieu. L'infini est présent à chaque point du fini. Dieu n'est pas une dimension abstraite de plus. Dieu est là où nous sommes, au cœur du mystère.

Le changement est souvent vu comme une menace à notre identité, mais on peut tout aussi bien le voir comme le révélateur de notre véritable identité. Ce qui reste quand tout le reste a disparu est réel. La survie est le minimum que nous puissions espérer. Mais il y a bien plus. Nous pouvons aussi voir que la perte – les vagues des nombreuses morts qui vont et viennent au cours de la vie – conduit à une transformation et à une expansion dans lesquelles tout ce que nous pensions être se trouve miraculeusement transcendé.

LE FACTEUR DE LA MÉDITATION

Ainsi donc, « qui suis-je ? » est la question humaine essentielle. Si nous l'écartons ou la fuyons parce qu'elle nous fait peur, nous allons rapidement nous heurter à un mur. Au premier abord, il ressemble à un mur de non-sens, de superficialité, à l'éphémère qui épouvante, au mur de la mort. Cependant, derrière, tandis que la crise personnelle s'approfondit, on peut aussi découvrir que ce à quoi on se heurte n'est autre que l'identité même que l'on pensait introuvable ou dont on redoutait l'inexistence.

La Chandogya Upanishad recourt à une étrange métaphore pour parler du soi, pas plus étrange cependant que les nombreuses images de la vie ordinaire dont se sert Jésus pour décrire le royaume :

Le soi est un barrage, une séparation entre les mondes de sorte qu'ils ne s'écoulent pas l'un dans l'autre... En traversant ce barrage, l'aveugle n'est plus aveugle, le blessé n'est plus blessé, le souffrant n'est plus souffrant. En traversant ce barrage, la nuit se fait jour, car le monde de brahman est toujours lumineux (IV.4.22).

De même que Jésus décrit le royaume de manière ambiguë comme étant à la fois « en » et « parmi » nous, de même la première phrase de ce passage peut se traduire très différemment. Plutôt que séparer les mondes pour qu'ils ne s'effondrent pas l'un dans l'autre, le sens peut aussi être : « *Tenir ces mondes pour qu'ils ne se séparent pas l'un de l'autre.* »

Notre identité est plus subtile, plus rapide et plus immédiate qu'on ne le pense. Même les écritures saintes pointent en direction du réel, mais restent dans le domaine des signes. Seul ce qui est le même « encore et toujours » est vrai. Notre soi, « *partici-pant de la nature divine* », nous dit Pierre, est au-delà du monde des opposés. En d'autres termes, il est esprit, le domaine de l'unité, de la paix et de la sagesse.

Quiconque médite sérieusement fait déjà un voyage spirituel vers sa propre identité. Ce qui veut dire dans la connaissance de soi qui est, comme la tradition chrétienne l'affirme depuis longtemps, l'environnement nécessaire à la connaissance de Dieu. Le terme « voyage » traduit le temps qu'il prend et les étapes que l'on franchit. Mais on peut tout aussi bien le décrire comme une expérience non-conceptuelle de non-action et de pure immobilité. Si on ne le voit que comme un voyage, on risque de devenir des touristes plutôt que des explorateurs du domaine non spatial et non temporel de l'esprit. Aussi, la méditation est, pour em-

ployer une autre contradiction, un voyage d'immobilité. En s'asseyant chaque jour, on apprend – et l'apprentissage finit par faire de nous des disciples – que l'immobilité est naturelle, ce pour quoi nous sommes faits ; mais c'est aussi un choix que nous devons faire continuellement, « encore et toujours ».

Si nous ne voulons pas être au repos, lâcher l'habitude de résoudre des problèmes, de désirer, de se souvenir, nous ne saurons jamais (dans le cours ordinaire de la vie) ce que signifie le repos. Notre désir de repos, d'immobilité – chercher, frapper à la porte et demander, comme le dit Jésus – peut, au début, entrer en compétition avec nos autres désirs. Nous désirons et avons besoin de beaucoup de choses. Mais il ne s'agit pas d'un désir comme les autres. La méditation transforme tout désir, mais seulement si nous la pratiquons. Réfléchir à la méditation ou désirer simplement méditer n'est pas en soi un cheminement spirituel. Si nous pratiquons vraiment, nous comprenons que la méditation est la radicalisation de tout désir, l'étroit sentier sur lequel nous nous séparons de tout sauf de ce que nous désirons le plus profondément.

Une fois engagé sur ce chemin, la plupart d'entre nous traversent périodiquement des crises de confiance et de résistance. Rares sont ceux qui ont commencé sans avoir jamais abandonné à un moment ou à un autre. Cependant, il y a en cela une grâce, comme en toute chose, parce que nous sommes mis face à notre faiblesse. Recommencer nous conduit toujours à des niveaux plus profonds. L'une des raisons pour lesquelles il est difficile d'éviter les à-coups dans la pratique est le sentiment de faire un effort inutile ou que les résultats ne sont pas à la hauteur de l'investissement. Ce problème est considérablement atténué si nous comprenons que la connaissance de soi est un fruit essentiel de la pratique.

QUI SUIS-JE ?

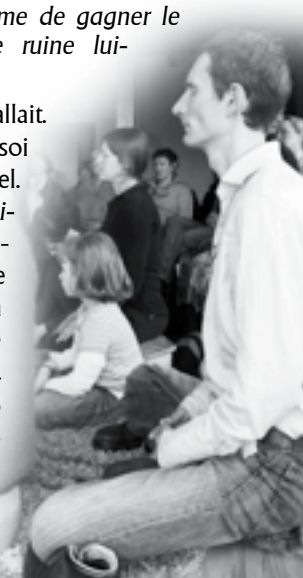
Les grands *JE SUIS* de Jésus illustrent la connaissance de soi d'où émanait son autorité. Ils sont plus que des réponses à une question. Ce sont les révélations d'une expérience humaine unique et révolutionnaire du soi.

Comme le soi, cette expérience qui a surgi dans l'histoire en entrant dans la conscience de Jésus fut unique et universelle. Nous ne nous contentons pas de la regarder avec admiration. Nous y participons. Elle a des répercussions sur notre propre conscience, plus limitée, et nous attire par un amour irrésistible dans la perte de soi qui doit survenir si nous voulons trouver notre soi.

Et il disait à tous : « *Si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il se renie lui-même, qu'il se charge de sa croix chaque jour, et qu'il me suive... Que sert donc à l'homme de gagner le monde entier, s'il se perd ou se ruine lui-même ?* » (Lc 9, 23-24)

Jésus savait d'où il venait et où il allait.

La nature de cette connaissance de soi est inexplicable mais son effet est réel. Lorsqu'il nous demande : « *Qui dites-vous que je suis ?* », nous sentons la force de sa question, elle nous interpelle puissamment tout en nous laissant libre d'écouter et de répondre, ou pas, selon notre choix. Il est tellement inhabituel pour l'égo de rencontrer une force qui ne restreint pas notre liberté qu'il doute de sa réalité. Cependant, cette question magistrale peut, si nous le lui permettons, faire de nous des disciples.



À la base de tout cela, il ne semble y avoir d'autre motif que l'amour. Il veut que nous nous connaissions dans le seul but que nous sachions que nous sommes connus. Telle est la divine soif.

Nicolas de Cuse a plongé dans les profondeurs de ce mystère de l'identité divino-humaine à la lumière de sa foi chrétienne. « *Tu veilles sur moi avec la plus grande attention... Comme voir et être sont pour toi la même chose, je suis parce que tu me vois* », écrivait-il. L'attention de Dieu n'est pas un produit ou une création de notre imagination mais le pouvoir de la réalité ultime et irréductible.

Si cela semble trop abstrait, pensez à la dernière fois où vous vous êtes senti vraiment aimé(e) de quelqu'un et reprenez le cheminement à partir de là. On fait alors l'expérience de sa véritable identité, de cette « vision de Dieu », à travers les étapes sinueuses du développement humain, de l'utérus au lit de mort ; biologique, psychologique, intellectuel, spirituel. Ces étapes se franchis-

sent par cycles qui se répètent « encore et toujours » mais qui révèlent ce qui est « le même ». La répétition, comme celle du mantra, n'est pas mécanique : elle ne se situe pas simplement sur le plan psychologique. Elle conduit au plan spirituel, nous centre sur ce plan qui est notre lieu de complétude, la demeure du soi.

L'un des cycles fondamentaux du processus consiste en l'expérience de perdre et trouver. Dans la méditation, nous devenons conscient de ce cycle gravé en toute chose de la vie. En devenant conscient, nous devenons en même temps plus libre. En détachant l'attention de nous-même, nous nous perdons. Voilà comment nous trouvons qui nous sommes vraiment et, à un moment imprévisible, le sens de notre existence.

Avec toute mon affection,

Laurence Freeman, OSB

NOUVELLES DE LA COMMUNAUTÉ MONDIALE

Ce qui suit ne représente qu'une faible partie de la vie de la Communauté. Pour plus de nouvelles chaque semaine et d'informations, consultez le site de la Communauté : www.wccm.org

FARA SABINA, ITALIE

Retraite internationale de l'école 2009

La retraite de l'École est une merveilleuse occasion pour les méditants d'approfondir leur cheminement durant une semaine de méditations quotidiennes plus fréquentes et de silence plus attentif. Chaque jour, une courte entrevue, une conférence et une messe contemplative en fin d'après-midi s'enchaînent avec les sessions de méditation et de marche vigilante et donnent toute sa force à ce temps particulier. Fin mai, le P. Laurence a conduit une telle retraite silencieuse au monastère de clarisses de Fara Sabina, en Italie, en compagnie de Kim Nataraja, la coordinatrice internationale de l'École, de Trish Panton et de Judi Taylor, pour un groupe de coordinateurs, d'animateurs et d'enseignants de la Communauté venus de 15 pays. Tous abandonnèrent leurs soucis quotidiens dans le silence pour devenir plus attentifs à l'auto-communication de l'Esprit. Nous sommes ensuite retournés dans nos communautés et pays respectifs mieux préparés à affronter nos responsabilités nationales ou régionales.

Les brèves causeries quotidiennes portaient sur la méditation comme « chemin de foi » (elles seront bientôt publiées par Medio Media). Elles nous ont encouragés à avoir une compréhension de la foi qui dépasse la croyance pour être une composante du chemin qui va de la tête au cœur. Elles nous ont encouragés à vivre la fidélité comme un élément central du travail qui consiste à devenir pleinement humain. La nature multidimensionnelle de la foi a été liée à la méditation en comprenant la foi comme un engagement dans des actes de foi qui deviennent un processus. Ce processus d'intégration, inséparable d'une grande discipline, passe par les étapes interconnectées de la purgation, de l'illumination et de l'union. Le P. Laurence a mis la méditation et la foi en contexte, en suggérant que nous comprenions la vie contemplative comme une manière de maintenir la circulation de l'oxygène de la foi, citant saint Irénée pour qui « *on commence dans la foi et on finit dans l'amour... et l'union des deux est Dieu.* » La méditation comme mode de vie réunit la discipline et la foi et conduit à la fidélité et à l'amour dans toutes nos actions et relations, d'une vie centrée sur soi à une vie centrée sur Dieu.

Joseph Clarkson, coordinateur du bulletin, Canada
(joseph.clarkson@rogers.com)



L'équipe de la retraite de l'École : de gauche à droite, Trish Panton, Judi Taylor, Kim Nataraja et Catherine Charrière

SINGAPOUR

Retraite de yoga pour méditants chrétiens

Une cause majeure de distractions pendant la méditation est le manque de conditionnement physique, a déclaré le P. Joe Pereira aux méditants chrétiens singapouriens réunis pour sa retraite, en mars dernier. Le P. Joe est le co-coordonateur national de l'Inde, prêtre de l'archidiocèse de Mumbaï, professeur de yoga Iyengar et le fondateur directeur de Kripa, une organisation reconnue et admirée pour son travail auprès des personnes souffrant d'addiction et du sida. Il a récemment été récompensé du prix Padma Shree Award décerné par le gouvernement indien, pour sa contribution dans le domaine du travail social. Le P. Joe a montré quelques exercices simples de respiration et d'élongation pour préparer le corps à la méditation et aider à rester assis immobile le dos droit, comme l'enseignait John Main. Le P. Joe, dont le DVD et le livret d'accompagnement viennent d'être publiés par Medio Media, déclare que le yoga aide de nombreux méditants à accomplir le travail essentiel de déplacement de l'instance de contrôle de l'ego vers l'Esprit du Seigneur ressuscité qui habite en nos cœurs.

Stella Kon, Singapour

AMÉRIQUE DU SUD

En avril, le P. Laurence a visité Lima, au Pérou, pour la première fois. Il a rencontré l'évêque Adriano Tomasi o.f.m., avant de donner une conférence à des étudiants de l'Institut Jean XXIII d'études théologiques. Après une causerie et une méditation à l'heure du déjeuner à l'Iglesia Santo Domingo (où sont conservés les restes de trois saints péruviens, Santa Rosa de Lima, San Martin de Porres et San Francisco Masias), nous nous sommes rendus au siège de Caritas Pérou où le père s'est adressé au personnel de Caritas et a parlé du lien essentiel entre la contemplation et le service. À l'issue d'une journée de retraite ouverte à tous à Miraflores, beaucoup ont reconnu que ce moment avait été « un don du Seigneur », ajoutant qu'ils voulaient continuer à méditer en groupe. Magdalena Puebla, coordinatrice nationale en Argentine, était venue traduire le P. Laurence.

Tito Otero, coordinateur Pérou

La communauté argentine accueillera les coordinateurs de plusieurs pays sud-américains à Buenos Aires, en octobre, pour une réunion de planification à laquelle participeront le P. Laurence et Ana Fonseca, membre du Conseil de pilotage et coordinatrice du Brésil. Le travail de Lucia Gayon sur le site Internet www.meditacioncristiana.com a énormément contribué à la croissance de la communauté en Amérique latine ainsi que la collaboration avec l'éditeur argentin Bonum et plus récemment avec Convivium Press au Venezuela. Le P. Laurence a également visité la Colombie et le Venezuela où il a donné une conférence et ouvert un centre de méditation à l'université centrale du Venezuela à Caracas, la principale université d'État.

Plus d'informations, sur notre page Internet : www.wccm.org

FOCUS

On venait souvent voir les Pères et Mères du Désert pour recevoir des conseils spirituels de ceux et celles qui s'étaient retirés pour vivre une vie sainte à la suite de Jésus. La demande de conseil spirituel s'exprimait souvent par cette simple phrase : « Donne-moi une parole. » À bien des égards, cette phrase a marqué les différentes étapes de ma vie.



Enfant, nous étions huit à la maison et l'école, l'église et la bibliothèque locale ont été mes lieux favoris. En dépit des taquineries constantes de mes trois frères, j'aimais apprendre et chacun de ces lieux m'a donné des mots qui m'ont transmis la vie et m'ont ouvert des mondes qui allaient bien au-delà de la pauvreté et des limites qui étaient ma réalité quotidienne.

Adulte, la « parole » qui m'est donnée à travers mon mari David et nos deux filles, Julie et Heather, enrichit le texte de ma vie au-delà de toute mesure. Cependant, la générosité de la parole ne s'arrête pas là : ce sont des paroles de l'Écriture (Jean 21, 15) qui

m'ont parlé très clairement, en 1980, de ma vocation à la prêtrise. La dernière année du séminaire, c'est une invitation venant d'un ami à l'accompagner dans un groupe de méditation chrétienne qui, depuis, a façonné ma vie et mon ministère. Ce mot unique qui me fut donné, MARANATHA, a ouvert ma vie à des dimensions toujours renouvelées du mystère de l'amour de Dieu.

La méditation chrétienne telle qu'enseignée par John Main et Laurence Freeman a apporté des paroles de guérison, des paroles d'amour, des paroles de force, des paroles de réconfort, des paroles de questionnement. Surtout, apprendre la pauvreté du mot unique m'a conduite à une expérience directe de la Parole, Jésus-Christ. C'est dans cette expérience de silence et d'immobilité où nous « connaissons » l'amour infini de Dieu que nous acceptons que les paroles échouent, en ce sens que nous avons dépassé la communication pour entrer dans la communion. Dans le silence de l'Amour divin, il y a tout, car dans le silence toutes les paroles convergent dans l'amour – donné, reçu et rendu dans l'amour. Pratiquement, l'amour que nous expérimentons dans la méditation est rendu par ce que John Main appelait, « l'approfondissement de notre engagement auprès de cette part de l'humanité que nous côtoyons quotidiennement ». Il est vrai que chaque fois que j'échoue à donner la parole d'amour dans la vie quotidienne, ma méditation quotidienne me ramène à la Source dont la grâce me permet d'être un canal de cet amour.

Il y a plusieurs années, je me suis retirée du ministère paroissial. Autant j'aimais le travail pastoral, le travail d'enseignement et liturgique, autant il me paraissait impossible de mener une vie contemplative dans le débordement d'activité d'un ministère paroissial. Tandis que j'étais à l'écoute dans le silence d'une année sabbatique, je reçus la grâce d'une parole du P. Laurence qui m'invitait à servir en tant qu'enseignante référente de l'École au Canada. Ce travail s'est épanoui en un nouveau travail d'enseignement et de retraite. Aider les gens à apprendre et à approfondir leur pratique de la méditation, et ainsi à grandir dans la connaissance et l'amour de Dieu est un ministère profondément gratifiant. Être capable de « donner une parole » à d'autres rend humble tout en étant une joie et un privilège. Mon cœur est plein de gratitude pour la méditation chrétienne, ce qu'elle a apporté dans ma vie et pour la nouvelle vie qu'elle apporte à l'Église.

En relisant le texte de ma vie, je vois dans ses chapitres toutes les paroles prononcées et non prononcées qui m'ont conduite à la pauvreté du mantra et ainsi au silence. Je crois que dans le silence de l'amour de Dieu, chacun reçoit une parole à donner aux autres et ainsi nous accomplissons notre part du travail de l'Église chrétienne qui, selon John Main, « consiste à resensibiliser le monde à la présence de l'esprit dans le cœur de l'homme ».

Glenda Meakin, Ontario, Canada - Membre de l'équipe canadienne et de l'équipe internationale de référents de l'École (meakin@cyg.net)

<http://www.wccm.fr>

2009-2 :: Édition francophone



Un mot de John Main

(extrait de *Word made Flesh*, Canterbury Press, 2009)

La théologie de la prière est la théologie de la Trinité. D'un point de vue expérientiel, c'est tout à fait déroutant. Le mental ne peut s'en emparer, de sorte que nous devons dépasser tout concept de Dieu.

Communauté Mondiale de Méditants Chrétiens

Renseignements et contacts en France

M. Dominique Lablanche
126, rue Pelleport
F - 75020 PARIS
tél. : 00 33 (0)1 40 31 89 73
dlablanche@noos.fr

Publications

<http://www.mediomedia.org>



Centre international

The World Community for Christian Meditation
St. Mark's, Myddelton Square
LONDON EC1R 1XX
tél. : (00 44 20) 7278 2070
fax : (00 44 20) 7713 6346
www.wccm.org
Contact pour les francophones :
Marie-Anne Pilot marianne@wccm.org